

AL GREAT,
LE DESTIN D'UN ENFANT DU SIÈCLE

LE LINCEUL
DE JADE

I



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2024
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : octobre 2024

YANNICK GLOAGUEN

AL GREAT,
LE DESTIN D'UN ENFANT DU SIÈCLE

LE LINCEUL
DE JADE

I



Prologue

**Kerbors, Trégor,
Automne 1902**

— Nous ne pouvons plus te garder, ton enfant et toi. Tu comprends ?

Dans la salle commune au sol de terre battue, une marmite mijotait sur un trépied dans la cheminée de granit dont les parois étaient tapissées de suie. Le feu ronronnait comme un chat, apportant la chaleur qui manquait à la sombre et froide chaumière.

La jeune femme serra son enfant dans les bras, un peu plus fort, regardant autour d'elle, affolée, comme si elle ne comprenait pas. Vêtu d'une robe de laine et d'un sarrau sans manches, le bambin cachait sa tête dans le cou de sa mère. Frottant son petit nez contre la nuque blanche, il semblait humer les petits cheveux qui sortaient de la fine coiffe.

Les mains posées sur la table rustique qui trônait au milieu de la pièce, le paysan reprit :

— Le père de ton enfant, il ne reviendra pas ! Il est parti depuis plus de cinq ans et il n'a pas donné de nouvelles. Nous, on ne peut plus te nourrir, ton petit et toi. La ferme ne donne pas assez. Échue la Saint-Michel, quand on a payé le fermage au propriétaire, *Gouel-Mikael*, il ne nous reste pas grand-chose.

Adossée contre le mur de pierres, la jeune femme fixait l'armoire de bois d'un brun foncé où deux serrures de cuivres brillaient comme deux soleils au milieu de la nuit.

La mère se sentit fatiguée. Elle déposa l'enfant qui se lova contre ses jambes, la tête enfouie dans ses jupes. Il était assez grand pour comprendre, mais il ne voulait pas entendre cette grosse voix qui lui faisait peur.

Le ton se radoucit.

— Le maître fait partie d'une société de gens lettrés. Il rencontre d'autres comme lui qui habitent loin. Il paraît que pour une femme seule, il y aurait du travail dans le Finistère, dans le Pays Bigouden... à Loctudy, à ce qu'il m'a dit.

— Mais je peux faire plein de choses... ici, rétorqua la jeune femme : repasseuse de coiffes, ou bien tireuse d'eau ou encore pêcheuse de moules : *meskl a zo !* Il y a des moules !

— *Meskl a zo ! Meskl a zo ! Daou gwenneg an dornad !* Des moules ! Des moules ! Deux sous, la poignée ! traduisit le paysan, bien campé sur ses jambes écartées et les pieds vissés dans ses sabots de bois.

Il leva une main de la table et balaya l'air d'un grand geste du bras, avant de déclarer :

— Tu n'es pas mariée et tu as un enfant. On n'a pas sonné la cloche lors de son baptême ; tout le monde sait que c'est un enfant naturel. Il vaut mieux partir... ailleurs, où on ne te connaît pas.

— Mais, il reviendra, assura-t-elle.

— *Kabiten an avaloù pin !* Capitaine des pommes de pin !

— C'est un grand marin, il reviendra, fit-elle, en pressant l'enfant contre son tablier.

— Il rêvait de grands voyages, et il a disparu en Islande. On nous a dit qu'il est descendu du bord, et qu'on ne l'a jamais revu, ajouta le paysan, levant les yeux au ciel.

— Peut-être est-il tombé à l'eau et des fermiers islandais l'auront trouvé !

— Beaucoup sont tombés de la barque qui les menait à terre et maintenant, ils sont couchés dans un cimetière de là-bas.

— Il aura perdu la mémoire, c'est pour ça qu'il ne sait pas revenir chez nous, essaya-t-elle.

— Les goélettes de Paimpol font le voyage une fois par an, de la mi-février au mois d'octobre. Quelqu'un l'aurait reconnu. Mais voilà bientôt cinq campagnes à la morue qu'il n'est pas rentré.

— Les marins doivent revenir dans quelques jours, il sera avec eux. Plus que quelques jours à attendre...

Deux semaines plus tard, étreignant un maigre bagage, la jeune femme accompagnée de son enfant prenait le train à Paimpol, direction Pont-L'Abbé ; le reste, elle le ferait à pied dans les bourrasques et les pluies de novembre.

PARTIE

I

« Je est un autre. »
Arthur Rimbaud

1

Loctudy (Finistère), juillet 1978

Les gravillons craquaient doucement sous les pneus de la Renault 5 alors que je conduisais au ralenti dans l'allée bordée de massifs d'hortensias. Ponctuel, le vieil homme m'attendait sur le pas de la porte de son *pentty*, une jolie petite maison de pêcheur, comme on en trouve beaucoup dans le Sud Finistère.

J'arrêtai ma voiture à l'ombre du figuier qui jouxtait le pignon sans fenêtre. Par cette chaude journée de juillet, j'avais roulé la vitre ouverte. Alors, par habitude, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur et je remis de l'ordre dans ma tignasse brune. Satisfait, je me retournai et récupérai, sur la banquette arrière, le sac dans lequel était rangé mon matériel d'enregistrement.

L'homme vint à ma rencontre. Il était petit, sec et légèrement voûté. Traînant la jambe, il se servait d'une canne, mais je fus étonné par la rapidité de son pas.

Sortant la tête de l'habitacle, je lui lançai :

— Beau temps !

— Ça devrait durer, si ça ne change pas avec la grande marée.

Il m'avait répondu d'une voix douce et légèrement chantante, avec cet accent particulier qu'on peut encore entendre en Pays Bigouden. Je lui tendis une main amicale.

— Alain Durand !

— Albert Scouarnec, répondit-il, en refermant sa main sur la mienne.

Il me fit signe de le suivre jusqu'à la maison.

Le bleu des volets de bois reflétait la lumière d'un soleil encore haut en cette fin d'après-midi et les murs enduits de blanc irradiaient de chaleur. Je passai la porte en courbant légèrement le dos et me retrouvai soudain dans la pénombre, enveloppé de fraîcheur.

Mon hôte m'invita à poser mes affaires sur la table qui trônait au centre de la grande pièce unique. Je m'assis en face de lui, et sortis mon magnétophone ainsi que mes bandes d'enregistrement. Mes yeux s'étaient peu à peu accoutumés à l'ombre et je pus alors détailler son visage parcheminé et ridé. Son crâne était lisse, tacheté et encadré par deux oreilles toutes fines grignotées par le vent, les embruns salés et le soleil de multiples saisons passées au grand air. Il avait posé ses avant-bras sur la table et se frottait nerveusement les mains.

Ne fût-ce que son âge, il aurait ressemblé à un élève qui attend anxieusement la question de l'examineur. J'avais l'impression d'intimider cet octogénaire, moi qui n'avais que trente-huit ans.

Il m'avait fallu du temps pour qu'il accepte de me recevoir. Originaire de la région, j'avais utilisé toutes mes connaissances des us et coutumes locales : ne pas dire bonjour comme le premier touriste fraîchement débarqué. En breton, le mot « bonjour »

n'existe pas ; « De-mat » est une création récente sur le modèle « bonjour » ; jour-bon, en réalité. Habituellement, le natif entame la conversation par quelque chose d'anodin, la météo par exemple : « *Brav eo an amzer !* », « beau est le temps ! »

Il m'avait aussi fallu lui parler de mes origines ; nous trouver des relations communes ou tout du moins des personnes qu'ensemble nous connaissions. Ce qu'on peut appeler « faire partie du même monde ».

Malgré tous ces efforts, il me semblait qu'il avait autorisé notre rencontre afin d'être débarrassé d'une corvée et, qu'une fois cet entretien terminé, il serait enfin tranquille.

Dans la pénombre, le vieillard semblait fasciné par le magnétophone. Il fixait les bobines qui, en tournant doucement, faisaient danser un bout de bande en leur centre.

Je rompis le silence.

— Monsieur Scouarnec, vous rappelez-vous d'Alan Le Graët ?

Il releva la tête et ses yeux s'éclairèrent tout à coup. En esquissant un sourire, il me répondit :

— Oui, je me souviens.

2

— C'était le 11 septembre 1917. Nous étions en Champagne. Le ciel était plombé. La terre était grise et la pluie ruisselait sur nos capotes bleu horizon. Nos visages barbus, tachés d'argile, se ressemblaient tous. Nous attendions, les mains crispées sur nos fusils. Voilà six mois qu'Alan et moi, nous avons rejoint le front, six mois de misère et de mort. Six mois enfouis dans des tranchées, parfois entretenues et plus ou moins habitables et parfois dans des boyaux creusés à la va-vite où un obus pouvait nous enterrer vivants... ou déjà morts, ce qui était plus enviable. Six mois transis et détrempés par les dernières pluies de l'hiver, avant de cuire et de brûler par les soleils d'été. Six mois, une éternité, et pourtant, d'autres étaient là depuis bien plus longtemps que nous. Mais comment avaient-ils fait pour tenir ? Avec les rats, les puces, les poux et d'autres vermines ! Oui, comment on a fait pour tenir et pour survivre ? répéta-t-il comme pour lui-même, semblant étonné d'être toujours en vie. Alors, bien sûr, vous me direz : y'avait la relève ! Mais !...

Le vieil homme leva le doigt en l'air en guise d'avertissement.

— Mais ! reprit-il d'une voix tout aussi forte que

chevrotante : pas question de rentrer à la maison ! On allait au repos dans un village à seulement quelques kilomètres du front pendant que d'autres troupes nous remplaçaient. On partait le soir en silence, en bande désorganisée, pas très disciplinée, et on croisait la « relève », des gars comme nous, vieillis avant l'âge qui nous croisaient en silence, l'air résigné. Parfois, on en reconnaissait un ; un gars du pays, alors on lui lançait quelques mots en breton : « *penaos 'man kont ? Kousket mat 'teus ?...* »

L'ancien me regarda et, par politesse, finit par traduire :

— Comment ça va ? T'as bien dormi ?... » « Y'a pas à se plaindre ! » qu'il nous répondait... « *N'eus ket da glemm !* » Pendant ces quelques jours, c'était pas le grand luxe ! Les officiers, eux, ils dormaient dans des chambres réquisitionnées, chez l'habitant. Nous, on allait bivouaquer dans des granges où ça sentait le foin et la sueur animale. Mais, bon ! Au moins, on pouvait se laver au baquet ! Et puis aussi, on pouvait se raser de frais, comme on dit, et ça, c'était beaucoup. Mais le plus important, c'était la tranquillité, le calme, la quiétude. Mais, ça ne voulait pas dire la béatitude ou l'apaisement ; non, non, non !

Le vieux poilu agitait son index devant lui comme pour accompagner chaque négation.

— On savait qu'avant la fin de la semaine, on y retournerait. Ah, oui, c'était bien triste, tout ça ! Oui... c'était bien triste !

Les yeux fermés, il hochait doucement la tête, puis il se tut.

Jusqu'à présent, loin de m'impatienter, je l'avais laissé dérouler ses souvenirs des tranchées même si ma

curiosité se portait ailleurs. Je me disais que mon vieux témoin finirait bien par me parler de celui qui m'intéressait, Alan Le Graët ! Cependant, la pause qu'avait prise mon interlocuteur commençait à s'éterniser et je me demandais si le vieil Albert n'avait pas décidé de s'octroyer une sieste.

Soudain, il ouvrit les paupières et les yeux grands ouverts, mais la voix posée sur un ton plus bas, il se remit à conter son histoire.

— Offensive après offensive, retraite après retraite, des camarades mouraient à chaque combat. À qui le tour ? Le sifflet ! Le signal de l'assaut ! Un regard au camarade serrant son arme, un autre en arrière à la recherche du pistolet d'un gradé visant le ciel, mais qui se dirigerait rapidement vers un retardataire si l'un d'entre nous montrait le moindre signe d'hésitation, ou pire, s'il décidait de ne pas y aller... Et puis, il fallait grimper l'échelle, chacun son tour, pour sortir de ce trou à rat et courir, courir... fuir son abri, fuir vers sa mort, entendre le sifflement des balles et entendre sa respiration. Encore un sifflement plus fort, si proche, se coucher, se relever et courir encore.

Albert Scouarnec revivait chaque seconde du cauchemar vécu.

— Soudain, une explosion. Un énorme souffle m'a envoyé rouler dans un trou d'obus. J'ai eu l'impression d'être mort parce que je ne sentais plus rien, mon corps était comme paralysé. Je ne voyais plus rien ; je n'entendais plus rien non plus. Et puis mes oreilles se sont mises à bourdonner. J'étais donc encore vivant.

Albert s'agitait et mimait des gestes d'un passé qui refaisait surface.

— J'ai senti que ma main droite étreignait quelque chose. Ce devait être mon fusil. Je l'ai extirpé de sa gangue de boue et je l'ai serré contre moi comme pour me protéger... Mais de quoi ? Alors, désespéré, j'ai décidé de rester là. Enlisé de la tête aux pieds, j'étais prisonnier de ce caveau de glaise qui attendait patiemment qu'un obus l'aide à avaler sa proie. L'acier sifflait, l'air vibrait et la terre tremblait. Et soudain, une autre déflagration, puis une autre, puis une autre... Jamais, la terre ne cessait de trembler.

Le regard dans le vide, Albert Scouarnec replongeait dans ses souvenirs qui avaient toujours refusé de quitter son esprit.

— Le souffle te bouche les oreilles... mais on n'a pas assez de mains pour tenir le fusil, pour se protéger le corps, le visage. Alors, on lâche son arme et on rentre la tête dans son col. On se couvre les oreilles, les yeux, la bouche... À un moment, j'ai fini par essayer mes yeux d'un revers de manche. J'ai ainsi pu ouvrir doucement les paupières. À côté de moi, un pioupiou bleu horizon était allongé ; lui non plus ne bougeait pas, je lui ai secoué l'épaule, son casque et sa tête sont venus rouler près de mes godillots embourbés au fond du trou. Ma bouche n'a pas crié l'horreur que j'ai ressentie à ce moment-là, mais j'ai trouvé la force de me jeter hors de cette tombe à ciel ouvert. J'ai couru, essayant d'éviter au petit bonheur la chance un nombre impressionnant de projectiles que j'entendais bourdonner autour de moi comme autant d'insectes au dard empoisonné. Un autre trou ; j'ai plongé. Un autre soldat, en capote bleue. Celui-ci n'était pas mort, car il

s'est tourné brusquement vers moi en pointant son fusil prolongé de sa baïonnette. « *Scouarnec ?! J'ai failli t'embrocher !* » qu'il a hurlé. Et moi, je me rappelle très bien lui avoir répondu : « *Faire une connerie pareille, tu t'en voudrais toute ta vie, Alan ! Déjà qu'un Boche, t'es même pas sûr d'en avoir tué un...* »

Comme pour me prendre à témoin de sa bonne foi, Albert m'avait regardé droit dans les yeux en me rapportant leur conversation dans ce trou boueux.

— Tais-toi, *teod fall !* qu'il m'a répondu Le Graët. Eh oui, il a osé me traiter de *teod fall !* Pfff, moi, une mauvaise langue !

Après une légère réflexion, il reprit :

— Tiens, c'est drôle en y repensant... Alan et moi, on s'était séparés depuis dix minutes à peine, mais dans cet enfer, ça m'avait paru une éternité. Et, malgré tout ça, on trouvait encore le moyen de s'engueuler, comme quand on était gosses.

Le vieillard souriait seul à cette évocation avant de laisser ses lèvres retomber en se rappelant l'horreur du moment.

— Ça tirait de partout, la mitraille fusait, des éclats de terre et d'obus pleuvaient. D'un commun accord, on a décidé d'attendre une accalmie pour retourner à la tranchée. On espérait juste que ceux d'en face ne se décident pas à attaquer avant. « *Tu te souviens, Alan, quand, gamins, on jouait à la « petite guerre* » ? On gueulait plus qu'on parlait pour pouvoir s'entendre, me confia le vieil homme en aparté. « *Ouais, eh ben, maintenant, c'est pour de vrai !* » qu'il m'a crié. Je me souviens encore de son regard dans le vague. Dans ces yeux bleus qui tiraient parfois sur le vert, j'y ai vu la mer, le port, les canots et l'Ile-

Tudy en face de chez nous, de l'autre côté de l'entrée de la rìa. J'y ai vu la silhouette courbée de ma mère et de la sienne, chargeant des sacs de pommes de terre sur un vapeur en partance pour l'Angleterre. C'était bien loin tout ça...

Titillant les boutons de l'appareil, je faisais semblant de m'occuper de la technique afin de laisser le vieux Scouarnec fouiller dans ses pensées. Sa bouche ridée se remit soudain en mouvement sans qu'un son n'en sorte. Sous ses grosses narines, remuait une touffe de poils oubliée par le rasoir. Il regarda de nouveau les bobines tourner tandis que je l'encourageais du regard.

— Vous voulez boire quelque chose ? J'ai même pas pensé à vous demander.

C'est vrai que je commençais à me dessécher. Cependant, je n'avais pas envie d'arrêter le bonhomme en si bon chemin.

— Ça ira, je vous remercie.

— Allez, on va boire un coup, j'ai de la bière au frais dans le cellier ; je vais nous prendre deux verres.

— Vous voulez un coup de main ? proposai-je, en pensant à la bouteille de bière, les deux verres et... la canne.

— Z'êtes un gentil gars ! Là, dans le meuble, en haut, vous trouverez des verres. Moi, je m'occupe de la bière, ajouta-t-il, en claudiquant sur ses trois pattes vers une porte basse nichée dans un renforcement du mur de pierre.

Je me dirigeai vers la cuisine et je m'arrêtai devant le buffet où trônaient des photos d'un autre temps, déclinant des noirs et blancs, des gris et des sépias. Des visages inconnus : une femme, un enfant ; et puis, un

bateau de pêche en bois, un chalutier pour être plus exact. Cachée en retrait, il y avait une petite photo d'un homme encore jeune, s'appuyant sur un bâton de marche et portant un fusil en bandoulière et un brassard FFI. Albert ! Avec beaucoup plus de cheveux, mais, c'était bien Albert ! Il en avait encore à raconter, mais, moi, pour l'instant, ce qui m'importait, c'était Alan Le Graët.

En ouvrant les portes vitrées, masquées à l'intérieur par un rideau ajouré, je repérai des verres « à moutarde » que je récupérai et déposai sur la table.

Albert revint avec la bouteille dans une main et sa troisième jambe dans l'autre.

— C'est de la Valstar, de la verte, dit-il en soulevant le litre de bière de couleur ambrée. Je préfère celle-là à la rouge ! ajouta-t-il en montrant l'étiquette où il était inscrit « bière de luxe ».

Puis jetant un œil à la table, il s'exclama :

— Mais, vous auriez dû prendre des verres plus *cheurc'h* ! Enfin, je veux dire, plus... chics.

Il nous servit en prenant garde de ne pas faire trop de mousse puis, croisant ses mains épaisses, il reprit son histoire.

— Les *Le Graët* sont arrivés à Loctudy, alors qu'Alan n'avait pas six ans. Sa mère et lui venaient de la région du Trégor dans les Côtes-du-Nord¹. Nous, les gars de la cale, on lui en a fait voir ! Pensez donc... un enfant sans père. Et puis, à l'école laïque, on est devenus copains. Il était aussi brun que j'étais blond, le teint aussi mat que j'étais pâle. On était aussi différents tous les deux qu'on était inséparables. Je l'ai

¹ Côtes-d'Armor depuis 1990

fait entrer dans notre bande, celle des gars du port. Le jeudi, on faisait le coup de poing contre les gars du bourg qui fréquentaient « l'école libre » : celle des curés. Nous, on était les élèves de l'école du diable et on se battait contre ceux de l'école de Dieu. Une fois on gagnait, une fois on perdait. Résultat : match nul, comme on dit au football. Quand on prenait une déculottée, on rentrait tout penaud en rêvant de revanche. Mais, on savait inconsciemment que c'était pour de rire et qu'une fois adultes, on ne se mettrait plus sur la gueule... quoique ? ajouta-t-il, avec un petit sourire malicieux. Et, pendant la Grande Guerre : ben, c'était les bleu horizon contre les vert-de-gris ! Et là aussi, parfois on gagnait, parfois on perdait... Résultat : match nul. Mais, à cette époque, c'était pas pour rire. Je ne sais pas si, à cette époque, quelqu'un s'est demandé si on deviendrait assez grands pour décider de vivre ensemble quand tout ce merdier serait enfin fini.

Il leva les yeux au plafond comme s'il voulait interroger le ciel ou des camarades qui, éternellement, resteraient jeunes. Au bout d'un court instant, il se décida à reprendre le fil de son récit.

— Je me rappelle quand nous avons été incorporés au printemps 1917. Alan voulait intégrer la Marine, mais pour un bon Breton qui n'était pas inscrit maritime, c'était la Bif' : l'armée de terre et l'infanterie. Bien avant notre départ pour le front, la marine française avait installé une base d'hydravions à l'Ile-Tudy. On était tous fascinés par ces bateaux volants. Alan plus que les autres. « *Un jour, moi aussi, je volerai !* » qu'il m'a dit, alors que notre curiosité nous avait poussés sur les bords de la rivière de Pont-

l'Abbé. Y avait foule pour observer ces engins qui pétaradaient et qui peinaient à s'arracher des flots.

Albert se redressa.

— Mais, bon, je m'é gare ; où j'en étais ? Ah oui, le moment où on a failli mourir, et pas qu'à cause des Boches. Donc, les canons s'étaient tus et les tirs s'espaçaient de plus en plus. Les fureurs de la guerre, comme on dit, s'étaient estompées doucement, laissant place au silence. Accroupis, la tête penchée en avant, nous avons attendu que la pénombre nous permette de rejoindre nos tranchées sans être vus de l'ennemi. Je me souviens que notre long manteau de drap de laine trempait dans la gadoue et que la visière de nos casques d'acier gouttait vers le sol. On était là, sans dire un mot, sans oser nous regarder en face, à fixer nos godillots et nos bandes molletières noyées de boue. Notre fusil était posé sur les genoux ; on le préservait de l'humidité et de la souillure comme un trésor, comme un objet précieux, c'était notre outil de mort indispensable pour protéger notre vie. Et puis il y avait le silence. Le silence, *an didrouz* en breton. Ça se traduit par « pas de bruit » me dit-il, en aparté, comme par confidence. À ce moment-là, c'était ça le terme exact : *didrouz*. Pas de bruit, ou plutôt, plus de bruit. Et ça, tu le ressens encore plus fort quand tu sors d'un vacarme épouvantable. Mais, soudain, un cri a brisé le silence, il a déchiré l'air et s'est peu à peu transformé en râles. Ça a duré plus d'une heure, les plaintes traversaient notre casque. Elles s'infiltraient doucement et torturaient notre cerveau. Je me suis bouché les oreilles. Tout à coup, j'ai vu Alan bondir pour sortir de la fosse qui nous protégeait. Je l'ai attrapé par les jambes et nous avons glissé tous les deux au fond du trou, nos cartouchières de cuir laissant des

sillons dans la paroi glaiseuse. Juste après, il y a eu une détonation et les gémissements se sont tus. Nous avons ramassé nos fusils abandonnés dans la glaise et on les a nettoyés comme on a pu. Et puis, on s'est mis à pleurer. Encore un mort au "champ d'horreur", un moribond soigné d'une balle en pleine tête par une âme charitable.

Silence d'Albert ; comme la fameuse minute qui suit la sonnerie aux morts.

— Je me souviens qu'une fois, dans la tranchée, un camarade s'est soigné lui-même, tapissant de cervelle l'intérieur de son casque, un autre s'était présenté les bras en croix face à l'ennemi et avait expiré dans un linceul de barbelés. Ceux-là étaient trop pressés. Cette guerre se résumait à tout attendre : attendre l'assaut, attendre la perm', attendre la mort qui viendrait de l'ennemi, qui viendrait de soi-même ou d'un copain maladroît ou secourable. Attendre qu'une balle te transperce, attendre qu'un obus te déchiquette ou t'enterre vivant, attendre que l'ypérite, le gaz moutarde, brouillard méphitique porteur de mort, t'étouffe lentement. Ou, comme à cet instant, attendre au fond d'un trou pour ressusciter d'entre les morts et gagner du sursis. L'obscurité s'est peu à peu installée. Alors, Alan et moi, on a décidé de rejoindre notre tranchée. Le dos courbé, une main sur le casque et l'autre tenant notre Lebel par la bretelle, nous avons couru en zigzag. On a fait gaffe aux fils de fer barbelé sur lesquels étaient accrochées des boîtes de conserve vides, évidemment. C'était notre alarme de l'époque. Enfin nos lignes de défense ! Nous avons fait de grands signes et là, on s'est permis de crier : « *Français !* ». Puis, on a couru et on a enjambé les sacs de terre et sauté dans la tranchée. « *Mon lieutenant ! C'est Le*

Graët et Scouarnec, i' sont pas morts, i' sont d'retour ! » a annoncé une des sentinelles. J'ai pensé qu'on avait sauvé notre peau, mais ce retour en fanfare était de mauvais augure. On parlait sans cesse de soldats fusillés pour l'exemple, et j'avais bien peur que notre manœuvre serve de prétexte. Son képi légèrement de travers, sa capote négligemment posée sur les épaules, le jeune lieutenant Yvon de Lescatouarn s'est approché doucement, frappant ses gants de cuir dans le creux de sa main... Le seigneur était venu visiter ses paysans... Il a glissé la main dans la poche de son uniforme et ses fines moustaches en guidon de vélo se sont mises en mouvement. Je tremblais de tous mes membres, et Alan aussi, je crois bien. « *Première classe Le Graët, j'ai un message pour vous. Votre demande a été acceptée. Vous êtes versé dans l'aviation. Vous nous quittez dès ce soir. Voici votre ordre de mission. Adieu !* » lâcha-t-il, en tournant les talons. Le visage d'Alan s'est décomposé. Il m'a regardé. J'ai souri et alors, il a pris mes avant-bras et les a serrés très fort en disant de plus en plus fort : j'ai réussi, j'ai réussi ! J'étais content pour lui, mais la perspective de notre séparation m'attristait. Alan m'a tiré contre lui pour m'étreindre. Nos casques se sont cognés et nous nous sommes séparés un peu gênés. « *T'en fais pas, qu'il m'a dit, on va s'en sortir tous les deux. Quand cette guerre sera finie, on boira un bon coup sur le port... ou plutôt deux ou trois !* » qu'il a rajouté. J'ai hoché la tête, j'ai souri de nouveau. Il ne savait pas trop quoi rajouter, il a juste dit : « *Je vais préparer mes affaires et on se revoit tout à l'heure* ». Et puis, il est parti faire son paquetage. Puis, la

sentinelle a gueulé : « *Scouarnec ! Mange un morceau
et prépare-toi à une longue nuit de veille* ».

3

Loctudy, Juillet 1978

Dehors, il faisait chaud. Ici, dans la pénombre propice aux confidences, l'air était frais sans être froid et l'amertume du houblon avait quelque chose d'agréable. La bière était pourtant ordinaire, mais sa fraîcheur apportait au journaliste un sentiment de contentement. Une belle journée, vraiment ! Et Albert semblait bien décidé à dérouler son histoire.

— Le général Pétain, il était bien vu, à l'époque, me dit-il en aparté. Donc, je disais que le général Pétain, dès sa prise de fonction, a voulu donner à chaque armée une force d'aviation d'attaque. C'était moderne pour l'époque comme stratégie ! Et puis, l'arrivée des Américains « dégageait des personnels » comme disaient les gradés ; Alan pouvait enfin réaliser son rêve ! Il est parti en autocamion, le soir même. J'étais persuadé de ne jamais le revoir. Ensuite, il y a eu ce fort coup de main ennemi sur nos postes avec une grande activité d'artillerie. On a contraint nos assaillants à refluer vers leurs tranchées de départ, mais, ce jour-là, on a perdu du monde, beaucoup de monde, des camarades fauchés en pleine jeunesse.

« *Mes vingt ans sont morts à la guerre
De l'autr' côté du champ d'honneur... »*

Et, j'ai gagné ça ! reprit-il, en brandissant sa canne. Blessé gravement à la jambe. Les premiers soins ont été faits à même le sol, sur une couverture de cheval. Fracture ouverte, la jambe en charpie, j'ai bien cru qu'on allait m'amputer. Je ne sais pas comment s'appelait l'infirmier qui s'est occupé de moi, mais il m'a sauvé la jambe... et la vie. Rapatrié à l'arrière, j'ai été soigné dans un hôpital de l'armée. Après ma convalescence, j'ai été démobilisé. J'ai eu de la chance, il n'y a pas beaucoup de gars de mon âge qui étaient dans l'infanterie qui sont revenus. Breton, chair à canon !

Rageur, serrant les poings, il ajouta :

— Beaucoup sont restés sur le *Chemin des Dames*, d'autres sont morts aux *Dardanelles*, mais tous ceux-là ont leur nom gravé sur les monuments aux morts. J'en connais pourtant qui, malades ou blessés, ont fini tristement leur vie dans les hôpitaux des armées ou de la marine. Ceux-là ne sont pas morts pour la France, ils ont eu le tort de disparaître après le 11 novembre 1918 !

Fixant la table de bois ciré, il revoyait toute cette époque. Le plateau avait laissé place au champ de bataille de sa jeunesse, chaque veine du bois transformée en boyau de tranchée. Je n'aurais pas été étonné d'y voir une longue colonne de tacots cahotants et toussotants acheminer de minuscules poilus vers la longue fente qui coupait la table en son milieu.

— Quand avez-vous revu Alan ?

— Après la guerre, quand il a été démobilisé. Je

me rappelle exactement où et quand. C'était en 19, à l'automne 19, à la gare de Pont-L'Abbé. J'avais conduit Anna, sa mère, en char à banc pour l'accueillir après plus de deux ans d'absence. Elle était habillée en « gizker », vêtue à la citadine. Elle avait délaissé son costume traditionnel pour un tailleur gris et préféré un petit chapeau de modiste à la petite coiffe de dentelle. Elle voulait sans doute montrer à son fils qu'on n'était pas des ploucs et qu'on savait s'habiller aussi bien qu'à Paris. À sa descente du train, j'ai bien failli ne pas le reconnaître. Alan et moi, nous étions deux adolescents boutonneux et patauds quand nous avons pris le train qui nous menait à la guerre en 1917. C'était un homme un peu plus grand que la moyenne et large des épaules qui, maintenant, sautait prestement de la voiture, ses bagages à la main. Anna s'est jetée dans les bras de son fils et ils sont restés de longues minutes, serrés l'un contre l'autre, les yeux mouillés de larmes. J'étais « gwaské », j'avais un nœud là, expliqua-t-il, en touchant sa gorge. C'était triste, mais c'était beau. Alors, je me suis remonté le moral en pensant à la java qu'on allait faire tous les deux : « la tournée des grands ducs » comme on dit. Mais, j'ai vu tout à coup, sur le visage d'Alan, un regard étonné, comment dire, une sorte de stupéfaction. Tandis qu'il relâchait son étreinte, sa mère commençait doucement à glisser entre ses bras. Rupture d'anévrisme a constaté le médecin. Elle avait seulement quarante-six ans, et pourtant, vraiment, je croyais qu'elle était vieille...

Une contraction m'étreignit la gorge à mon tour. Cette femme que je commençais à connaître,

disparaissait d'un coup, comme ça !, effacée d'un trait de plume par un coup du destin, à cause d'une artère fragilisée !

— Je la connaissais comme une mère aimante, continuait Albert, une personne travailleuse, et gentille avec ça ! Ça a été bien triste.

Un œil sur les aiguilles des vumètres qui battaient la mesure, et malgré mon émotion, je l'écoutais patiemment, préférant me concentrer sur le trésor des informations que j'étais en train de découvrir.

— Après l'enterrement, Alan m'a expliqué qu'il n'avait plus rien à faire ici et m'a chargé de régler au mieux ses affaires. J'ai tout tenté pour le retenir : une promesse de travail à la conserverie, la « friture », comme on dit par ici. Il y avait les copains qui étaient revenus, la vie qui continuait. Mais, rien n'y a fait ; il n'avait plus de parents et puis... plus de Jeanne-Marie, non plus.

Au rappel de ce prénom, Albert soupira en relevant les sourcils.

— Ah ! Jeanne Marie, le plus joli minois du Suler. Le Suler, vous avez dû passer à côté en venant, c'est un quartier de Loctudy qui se trouve sur la route de Pont-l'Abbé. Enfin, bref, je m'égare, comme on dit. Je croyais que Jeanne-Marie, c'était un amour d'enfance, une amourette qu'on peut avoir à huit ans. Hélas, c'était plus sérieux que je ne le pensais. Un soir, quelques jours avant son départ, alors qu'on n'était pas clairs tous les deux — en vrai, on était saouls —, il m'a avoué qu'il serait resté pour Jeanne-Marie. Malheureusement, elle avait rencontré un bel officier marinier ; une rencontre fructueuse, car tout le monde avait remarqué que son ventre

s'arrondissait.

Inquiet de mes coups d'œil réguliers vers le matériel d'enregistrement, Scouarnec me jeta un regard pour savoir si je restais attentif à tout ce qu'il racontait. Je hochai la tête pour le tranquilliser. Tout juste rassuré, il poursuivit son récit :

— Ce soir-là, devant deux verres toujours pleins et des bouteilles qui, elles, se vidaient, Alan m'a parlé d'un Américain, un certain « Fitz ». Il m'a aussi raconté sa vie parisienne d'après-guerre, il m'a parlé de ses fréquentations, de ses aspirations ; bref, tout un autre monde à mille lieues d'une vie bigoudène qui devait lui paraître bien terne. Et même si ses récits me faisaient rêver, je n'aurais de toute façon pas échangé ma vie contre la sienne. Ici, sur ma terre loctudyste, j'ai vécu des hauts et des bas, mais j'ai été heureux...

En totale empathie avec Albert, je ne pus m'empêcher d'opiner du chef, comme pour montrer au vieil homme que je respectais la simplicité de ses choix.

— ...Avant de repartir, il m'a donné son adresse à Paris pour faire suivre le courrier. Un an plus tard environ, il m'annonçait son départ avec « Fitz » pour l'Indochine et m'a promis de donner de ses nouvelles. J'ai reçu des lettres, des cartes postales du Tonkin et puis, un jour, ça s'est arrêté... Vous voulez les voir ? Je les ai gardées.

— Volontiers...

Et, en cachant une certaine impatience, j'ajoutai :

— ...Vous en savez plus sur ce « Fitz » ?

Tandis qu'il fouillait dans le banc-coffre, il me répondit d'une voix étouffée.

— « Fitz » ?... Fitzgerald de Havilland.

— De Havilland !? Vous savez s'il existe un rapport avec le milliardaire américain ?

— Ça y est ! Je les ai ! lança-t-il, en agitant son courrier comme un éventail.

Il arborait un sourire triomphal.

— Tenez, regardez ça ! Quels souvenirs !

Je rongais mon frein, car je ne voulais, en aucune façon, que mon coffre au trésor ne se referme comme une huître. Je laissai les lettres de côté et je pris délicatement les cartes. Vestiges surannés d'une époque révolue, elles montraient la beauté de certains lieux exotiques ; le visage souriant d'une jeune fille annamite, des sampans remontant un fleuve, la route mandarine traversant des reliefs escarpés surplombant la mer. Aucune carte ne montrait des signes de la présence française dans cette partie du monde. Au verso, en revanche, les timbres verts d'une valeur de dix centimes portaient l'inscription Indo-Chine et les lettres RF encadraient le portrait d'une indigène. Les cartes avaient été postées à Hanoï durant les années 1921 et 22 comme l'indiquaient les timbres à date marqués du mot Tonkin.

Sur chacune d'entre elles, l'écriture au porte-plume était fine et serrée. Le texte décrivait des paysages magnifiques, commentait des scènes de la vie quotidienne, composait un paradis exotique. On aurait dit qu'Alan voulait faire voyager son ami par procuration, qu'il se délecte des merveilles de l'endroit sans goûter aux fruits amers de la colonisation.

— Elles sont superbes ! lançai-je.

Il y avait d'autres cartes postales qui me semblaient provenir d'autres endroits du monde, mais

le vieux Scouarnec ne me proposa pas de les regarder. Il se contenta de me répondre par un sourire et tandis que je lui rendais les cartes qu'il m'avait proposées, il me tendit une enveloppe de papier kraft.

Elle était à l'en-tête de l'O.F.P.R.A., et l'adresse était plus que succincte : Albert Scouarnec. Loctudy, Sud-Finistère.

— Il y a environ trois ans, j'ai reçu ce curieux courrier. Ça vient de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides, précisa-t-il.

— Je peux ?

Il accepta d'un signe de tête.

Je lus la courte missive en diagonale. Il était question d'un certain Truong Van Ngoc qui désirait des renseignements sur Alan Le Graët. Je relevai la tête.

Albert Scouarnec, l'air ébahi, me regardait avec de grands yeux ouverts, dont l'intensité semblait me demander : alors ?

Je me mis à relire le courrier avec plus d'attention.

— Il s'agit d'un monsieur Truong Van Ngoc qui est arrivé du Vietnam à l'époque où vous avez reçu cette lettre. Il dit avoir connu Alan en Indochine dans les années 20. Il n'a pas eu de nouvelles depuis très, très longtemps, et, résidant maintenant en France, il aimerait retrouver son ami... il précise même, son bienfaiteur...

Je redressai la tête et proposai à l'ancien :

— Vous devriez répondre par l'intermédiaire de l'Office qui transmettra. Qu'en pensez-vous ?

D'un air gêné, le vieil Albert se gratta la tête.

— J'avais bien compris, mais, vous savez, des

nouvelles, j'n'en avais pas... Alors, je n'ai pas donné suite.

— Vous avez bien fait de garder ce courrier et de me le montrer...

Le vieillard se sentit rassuré.

— ...En rentrant à Paris, je tâcherai de joindre l'O.F.P.R.A. pour essayer de trouver la nouvelle adresse de ce Truong Van Ngoc... Vous m'avez fait découvrir de nouveaux éléments très utiles pour la poursuite de mon enquête.

Un peu de flatterie ne pouvait pas faire de mal et, visiblement soulagé d'un fardeau, le vieil homme sourit en signe de remerciement.

J'en profitai pour refaire une tentative.

— Et « Fitz » ? demandai-je.

— Ah ! Oui... le rapport avec le milliardaire... oui bien sûr ?

— Oui, c'est-à-dire ?

— Mais mon jeune ami, vous êtes sourd, grogna-t-il...

L'ancêtre semblait avoir repris du poil de la bête.

— Oui, « Fitz » et Fitzgerald de Havilland, le milliardaire, sont une unique et même personne, ânonna-t-il.

Un petit sourire malicieux se dessina sur ses lèvres.